
Le Collège de France se modernise.

Numéro d'inventaire : 1979.14113

Auteur(s) : G. Kimpflin

Type de document : article

Éditeur : L'Illustration

Date de création : 1933

Description : Feuille imprimée. Papier collant et pliure.

Mesures : hauteur : 379 mm ; largeur : 270 mm

Mots-clés : Bâtiments scolaires : Établissements d'enseignement supérieur

Filière : Université

Niveau : Supérieur

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Mention d'illustration

ill.

Lieux : Paris, Paris



Des services scientifiques du Collège de France étaient, hier encore, logés dans ces bâtisses en ruine, maintenant démolies.



L'un des laboratoires de chimie minérale installé dans les locaux vétustes qui viennent de disparaître.

LE COLLÈGE DE FRANCE SE MODERNISE

On a célébré il n'y a pas bien longtemps le quatrième centenaire du Collège de France et, à ce propos, nous avons ici-même longuement rappelé l'histoire de la vénérable institution que notre pays doit à François I^{er} (*L'Illustration* du 13 juin 1931). A son tour, cette antiquité nous pourrait, à la rigueur, dispenser de tout étonnement devant la vétusté de certains locaux à son usage.

A cet étonnement, nul cependant ne peut échapper. Écoutez Maurice Barrès nous relater son impression : « Quelqu'un qui visite les installations de la maison scientifique la plus illustre et la plus vénérable qu'il y ait dans le monde, notre Collège de France, qui, depuis quatre siècles, ne cesse pas d'être un lieu de hautes créations, est confus jusqu'à la honte des cuisines et des hangars où ont travaillé les plus grands savants, à qui l'humanité doit pour une part sa prospérité matérielle et sa haute culture. »

La chose n'est, hélas ! que trop vraie. Depuis des lustres la France n'a offert aux meilleurs artisans de sa renommée scientifique que des installations d'une indécente misère. Des gens bien intentionnés vont répétant que notre pays ne fait pas un effort de propagande suffisant. C'est ici — où elle se fait à rebours — que son fonds se dépenserait utilement.

Car, pour être servis, les grands intérêts d'un pays réclament d'autres manières que celles qui conviennent à la publicité d'un chocolatier. Et l'on ne pense pas sans émoi à tous ces jeunes hommes qui, venus de l'étranger attirés par la renommée des maîtres de la pensée française, peuplent nos établissements de haute culture. Rentrés chez eux, que diront-ils ? Ils diront ce qu'ils ont vu ; et il n'est cheur de conférenciers patentés, équipés d'agents de publicité brevetés avec garantie du gouvernement en mesure de redresser l'effet produit par leurs simples vérités.

Mais voici une bonne nouvelle : le Collège de France fait peau neuve. C'est par les laboratoires de chimie que la métamorphose s'opère, et c'est justice, car ils étaient les moins favorisés.

Des bâtisses croulantes, qui dans leur jeune temps furent de pauvres petits logements, abritaient — si l'on peut dire — les services de la chaire de chimie minérale. Ce sont ces bâtisses dont nos photographies ont voulu conserver l'image avant qu'elles ne soient livrées à la pioche des démolisseurs. Car, leur tournant le dos, il faut maintenant regarder les nouveaux bâtiments qui viennent d'être édifiés à l'intention de ces services et qui sont aujourd'hui terminés.

L'architecte, M. Guilbert, a fait très moderne. On ne lui reprochera pas d'avoir sacrifié à l'agrément de la façade, mais voici la grande innovation : c'est un bâtiment construit à usage de laboratoires ; ce ne sont plus de vieux logements, une ancienne chapelle, un corps de garde ou des cellules de capucin « aménagés » en laboratoires.

L'édifice comprend deux sous-sols, un rez-de-chaussée et cinq étages ; c'est au total huit étages, plus une terrasse d'où l'on découvre un panorama unique sur la capitale, dont dispose maintenant M. Camille Matignon, l'éminent titulaire de cette chaire depuis 1908, chaire qui s'enorgueillit d'être l'une des plus anciennes de la maison puisque à travers les transformations rendues nécessaires par l'évolution de la science on en peut rattacher l'origine à la chaire de médecine fondée par Charles IX en 1568.

Dans ces nouveaux locaux, les chercheurs ne trouveront pas seulement des laboratoires bien outillés, mais aussi des salles spécialement équipées pour que puisse y être abordée l'étude de problèmes chimiques d'intérêt industriel. C'est ainsi que sont prévues des salles de thermoanalyse, de métallographie, de spectrographie, d'électrolyse, etc., et M. Matignon se montre fier, à bon droit, d'une « salle des fours » qui réalisera, au rez-de-chaussée, une installation aussi parfaite qu'on pouvait souhaiter.

Symétriquement à ce bâtiment, un autre, extérieurement tout pareil et lui aussi terminé, abritera les services de la chaire de chimie organique.

Plus tard, sur l'emplacement des bâtisses démolies, sur le prolongement de la façade du Collège de France, seront érigés les laboratoires de physique. Joignant l'une à l'autre ces deux constructions

parallèles, un corps de bâtiment perpendiculaire sera aménagé en amphithéâtre à l'usage commun des chaires de physique et de chimie.

Alors, il restera, certes, encore beaucoup à faire. Le coup porté à notre prestige par de déplorables errements sera, toutefois, partiellement paré.

GEORGES KIMPLIN.



Les bâtiments modernes — édifiés en retrait de la façade du Collège de France — qu'occupent maintenant les services de chimie minérale.

Guilbert, architecte. — Photographies « Illustration ».

4 Mars 1933

L'ILLUSTRATION

N° 4696 — 263

LES CITÉS RUPESTRES D'ANATOLIE ET DE CRIMÉE

En Anatolie, au cœur de la Turquie nouvelle, à quelque 250 kilomètres au nord-est de Koniah, à l'endroit où la rivière Kyzyl Irmak — que les anciens appelaient Halys — atteint le point le plus méridional de son cours, la curiosité du voyageur est soudain retenue par un étrange spectacle. Sur plusieurs kilomètres de longueur, une sorte de falaise calcaire et poreuse, de couleur blanchâtre, qui surplombe la vallée de Görun, est criblée de milliers de niches, assez semblables aux alvéoles d'une ruche. Ces cavernes artificielles que la main de l'homme a entaillées dans le roc friable sont généralement closes par des portes de bois ou par des fenêtres vitrées. Elles servent d'habitations à une population pauvre, vivant de la culture des céréales et de la vigne. Beaucoup d'entre elles sont aussi utilisées comme granges, en raison de leur sécheresse, car le grain peut y séjourner de très nombreuses années sans moisir, ou encore comme pigeonnier, dont le fumier est employé à amender le sol. Au bas des pentes il y a quelques agglomérations modernes, avec leurs maisons à toit plat caractéristiques. C'est le bourg d'Ungub, le petit village d'Utsch Hissar, naguère assez peuplés, mais à moitié abandonnés aujourd'hui depuis que leurs habitants grecs ont été évacués par suite des accords gréco-turcs sur l'échange des populations.

Non moins imprévu et pittoresque est l'aspect qu'offre, en d'autres endroits, le fond de la vallée. C'est un chaos de rochers poreux, en forme de pyramides, de colonnes, de quilles élanées, portant parfois encore à leur sommet des blocs de lave. Entre ces pics, qui atteignent jusqu'à 30 mètres de hauteur, prospèrent des plantations de vigne ou d'arbres fruitiers. Mais l'étonnement augmente quand on constate que tous ces blocs, dressés par centaines les uns auprès des autres et dans le plus grand désordre, sont creusés intérieurement et souvent jusqu'à leur sommet comme des tours moyenâgeuses, avec des escaliers en colimaçon et des meurtrières.

Cette cité de troglodytes, longtemps recouverte par les éboulements de terre, a commencé à être mise au jour au début du dix-huitième siècle par le savant français Paul Lucas. Elle est fort ancienne et se réfère à la période du huitième au treizième siècle qui fut celle de l'éclipse du christianisme en Asie Mineure. C'est à cette époque en effet que des moines cappadociens, persécutés et las de la lutte, vinrent se réfugier dans cette solitude et y établirent une communauté qui, à en juger par ses vestiges, fut florissante. Il subsiste encore des chapelles souterraines dont les pierres effondrées permettent malaisément l'accès. Les nefs longitudinales et transversales y sont disposées en croix grecque et les voûtes, soutenues par des colonnes. Dans le roc même on a taillé des cathédres de patriarches, des sarcophages, des stalles, des niches. Les murs sont couverts de fresques de style byzantin que l'absence d'humidité a conservées en assez bon état.

Cet habitat moyenâgeux de vie chrétienne



Eglise souterraine de la vallée de Görun qui servait aux moines de lieu de réunion.
L'accès de cette église, comblé par des éboulements, ne peut être franchi que courbé. Les colonnes sont peintes ; les frises des murs représentent la vie des apôtres. — Phot. E. J. Ritter, prise au magnésium.

perdu en territoire islamique est peu connu. Il a résisté à l'œuvre destructrice des siècles et porte témoignage d'un passé millénaire.

C'est un paysage analogue que l'on peut découvrir en Crimée, dans l'hinterland de cette côte enchantée que l'on a dénommée avec juste raison la Riviera russe et qui déjà du temps des Grecs était un centre de civilisation florissante. Par contre, la partie septentrionale de la presqu'île a un caractère sauvage de steppe, elle est déserte et peu accueillante. C'est un pays montagneux où les plateaux calcaires sont profondément creusés de vallées et de gorges et hérissés de fantastiques rochers aux formes bizarres, œuvre patiente du vent et de l'eau. Les cavernes crayeuses y abondent. Elles ont été de tout temps le refuge des populations autochtones, auxquelles elles offraient des cachettes et des forteresses naturelles contre les conquérants de la côte, Grecs ou Romains. Au douzième siècle, toutefois, les Tartares, qui avaient envahi la Crimée, s'emparèrent des cavernes, alors peuplées de chrétiens et de communautés juives, et elles ont depuis été progressivement abandonnées.

Bien rares sont aujourd'hui les touristes qui s'égarent parmi ces ruines trop éloignées des centres de trafic. Les plus faciles à atteindre sont

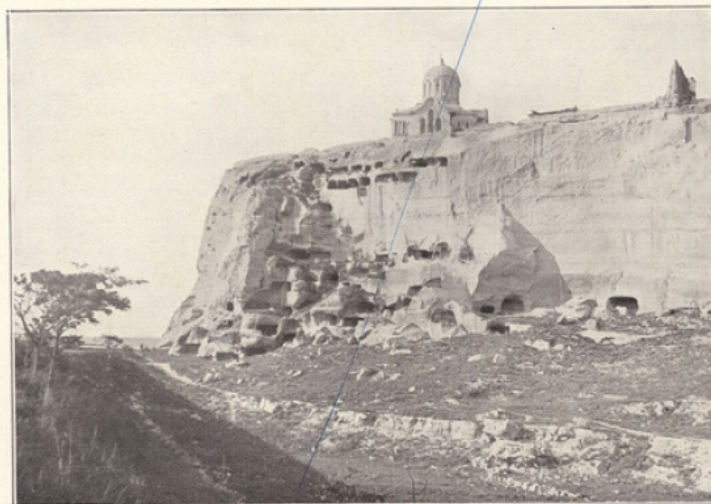
celles d'Inkerman. Du port de Sébastopol on peut déjà apercevoir, au bout de la vallée de Tchernaja, l'église bâtie sur un haut rocher. Ce rocher lui-même ressemble à une taupinière coupée en son centre. Les cavernes, réunies par des escaliers



Une église creusée dans le flanc de la montagne calcaire à Inkerman.

et des corridors, forment un véritable labyrinthe. Les catacombes du cloître des papes Clément et Martin subsistent encore en partie ainsi que l'église Saint-Clément, la plus vaste de toutes celles du même genre en Crimée.

Une autre cité rupestre remarquable de Crimée est celle de Tschufut Kale, non loin du village tartare de Bachtchisarai. C'était l'ancienne forteresse de Kyrkor, qui appartenait successivement aux Scythes, aux Goths et aux Tartares. On est surpris de la dimension des ruines de cette ancienne ville qui s'étendait sur 35 hectares et était défendue de tous côtés comme un burg par de profonds précipices. Kyrkor perdit assez tôt son importance stratégique. Ce n'était plus, au dix-septième siècle, qu'un refuge pour une secte juive, qui l'abandonna elle-même au début du dix-neuvième siècle.



La cité rupestre d'Inkerman, en Crimée, dominée par les ruines de l'église Saint-Clément.
Phot. Dr. Herlich.

